

La Mémoire d'Alan

Un film de **Céline Dréan**

> documentaire / 27' / vidéo & Super 8 / 2007

Image : Bertrand Latouche

Son / sound : Éric Bouillon

Montage / editing : Denis Le Paven

Étalonnage : Frédéric Bécogné

Mixage / sound mix : Henry Puizillout

Musique originale / original music : Guillaume Robert

Résumé

Emmanuel Guibert, auteur de bande dessinée, raconte son amitié passée avec Alan Ingram Cope, ancien GI de la seconde guerre mondiale, devenu le héros d'une de ses oeuvres intitulée *La Guerre d'Alan*. Le vieil homme est mort en 1999. Depuis, Emmanuel prolonge la vie graphique du soldat et réécoute sa voix, qu'il avait consciencieusement enregistrée.

Ce film raconte un créateur qui, en transcendant une amitié, propose un regard intime et inédit sur la seconde guerre mondiale. Le récit d'Emmanuel Guibert dialogue avec les mots du vieil homme disparu. Des images super 8 incarnent le souvenir de l'Île de Ré où s'est forgée leur amitié. Les vignettes de la bande dessinée et les photos d'Alan tissent les fils d'une mémoire à deux têtes.

> une coproduction Vivement Lundi ! / TV Rennes 35 avec la participation du CNC, de la Région Bretagne, de la Procirep et de l'Angoa/Agicoa

> La série *La Guerre d'Alan* est publiée chez L'Association

« J'ai souvent pensé que si Alan avait été de la génération de mon père, il se serait certainement retrouvé au Vietnam ou en Corée comme mon père était en Algérie... Et mes grands-pères à Dunkerque et mes arrière grands-pères au chemin des Dames, donc j'ai découvert en écoutant ces récits qu'ils m'intéressaient parce que j'étais le premier de ma famille à n'avoir pas fait une guerre, donc que nécessairement ce sujet me hantait comme il hante la plupart des gens, et à mesure que je l'approfondissais, je me suis rendu compte que j'avais une fringale de savoir beaucoup de choses sur ce sujet. »

Emmanuel Guibert

Emmanuel Guibert est un artiste prolifique et protéiforme. Depuis une quinzaine d'années, il alterne les genres et les techniques. C'est *La fille du professeur*, scénarisé par son comparse Joann Sfar, qui le fit remarquer par le milieu de la bande dessinée en 1997. Depuis, il s'adresse tantôt au jeune public avec *Sardine de l'Espace*, *Tom-Tom et Nana* ou *Ariol*, tantôt aux adultes dans *Le Capitaine écarlate* (scénario de David B), *Les Olives noires* toujours avec Sfar, ou de foisonnants recueils de croquis.



Ces œuvres les plus connues du grand public sont les plus récentes : *Le Photographe* et *La Guerre d'Alan*. Malgré deux esthétiques très différentes, les deux séries semblent se faire écho. L'auteur y relate les parcours singuliers de deux hommes dans la guerre, à la première personne. Et ce sont tous deux des amis de Guibert, qu'il a écoutés, et dont il raconte les histoires.

Depuis l'été 2006, après avoir consacré trois années au *Photographe*, Guibert a retrouvé le seul chantier qu'il mène en solo, commencé en 2000 : *La Guerre d'Alan*.

Alan Ingram Cope était un G.I. incorporé dans l'armée américaine à la fin de la seconde guerre mondiale. Né en 1925, il a dix-huit ans quand les Etats-Unis entrent en guerre, après le bombardement de Pearl Harbour. Après quelques mois d'exercices, son bataillon débarque en Europe juste derrière les troupes de libération. L'armistice signé, il fait partie des forces américaines d'occupation de l'Allemagne, puis s'installe en France et finit sa vie, seul dans une petite maison de l'île de Ré jusqu'à sa mort en 1999.

C'est là, en vacances, qu'Emmanuel Guibert le rencontre en 1994. Très vite, malgré les quarante ans qui les séparent, ils deviennent « les meilleurs copains du monde », et Alan commence à lui raconter ses souvenirs. Il dit à Emmanuel : « Tu as des oreilles alors j'en profite ». Ensemble, ils forment le projet de raconter le quotidien de ce simple soldat en bande dessinée. Ils enregistrent la voix du vieil homme, qui évoque avec une incroyable précision des souvenirs datant de cinquante ans. Sur des dizaines de cassettes audio, Alan parle, rit, hésite ou chante, sans qu'Emmanuel ait presque jamais besoin de le relancer. Dès 1997, l'histoire d'Alan paraît sous forme de courts épisodes dans la revue *Lapin*. Malheureusement, le vieil homme meurt en 1999, et n'assiste pas à la sortie du tome 1 de *La Guerre d'Alan* huit mois plus tard. Après une deuxième partie publiée en 2002, et la parenthèse du *Photographe*, Emmanuel Guibert dessine actuellement le troisième opus, qui racontera la vie d'Alan après la guerre, au sein de l'armée d'occupation du sud de l'Allemagne.

L'Histoire intime

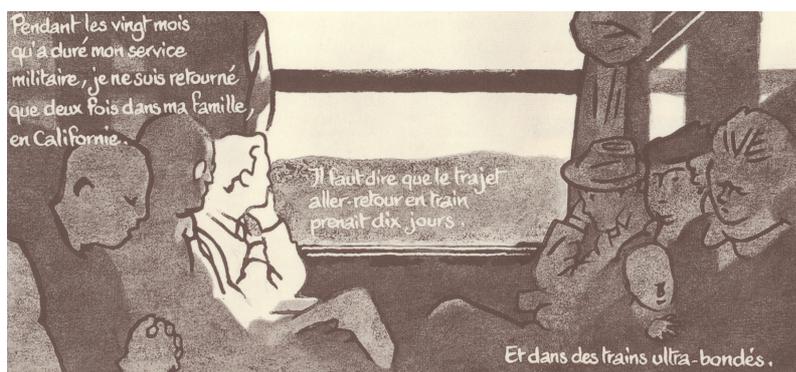
« j'ai compris à quel point certains détails, que beaucoup de récits passent par perte et profit, sont en fait de première importance pour nous mettre dans le bain d'une époque révolue et c'est comme ça que je suis parti en guerre avec Alan. »

Emmanuel Guibert

dans la préface de *La Guerre d'Alan I*, Emmanuel Guibert se défend d'être un historien. Pourtant, au travers de l'itinéraire singulier d'Alan, il dessine un contexte, un climat, une géographie, une situation politique et militaire. A la grande différence des livres d'Histoire fondés sur l'objectivité du chercheur, la guerre est ici racontée par un narrateur qui est le personnage principal. Il fait part de ses expériences, livre son regard de jeune homme, son questionnement, ses angoisses et ses joies de l'époque.

Les événements, graves ou non, suivent le rythme des souvenirs d'Alan. Loin d'une représentation spectaculaire de la guerre et de ses combats, Guibert ne cherche pas à maintenir le spectateur en haleine, par le suspense ou l'action. Il dessine un autre versant de la guerre, ancré dans le quotidien. Le tome 2 de *La Guerre d'Alan* raconte la progression d'un bataillon de l'armée américaine dont la mission est de s'enfoncer le plus possible au coeur de l'Europe, afin de gagner du terrain sur les troupes Russes qui libèrent également l'Europe par le front Est. Pas de débarquement spectaculaire, ni de libération de Paris en liesse, pratiquement aucun combat, mais le quotidien d'un groupe de soldats de vingt ans, loin de chez eux, comme dans toutes les guerres. A travers le regard d'Alan, Guibert raconte la camaraderie, les rations de nourritures, la peur parfois, le manque de sommeil mais aussi l'ennui, ou les beaux yeux d'une gitane de passage.

Les mots d'Alan



Les paroles d'Alan Ingram Cope constituent le fil conducteur du récit. Le texte est manuscrit et prend place sur le dessin. Il apparaît toujours sur le décor, sans être séparé du reste de la case. En fonction de la composition de l'image, il peut être posé sur un aplat blanc ou

noir, mais aussi sur des arbres, un char ou dans la fenêtre d'un train.

Ces mots sont retranscrits par Guibert tels qu'ils ont été prononcés, dans l'impeccable Français de l'ancien G.I. L'auteur a souhaité garder le ton d'Alan, son style, ses hésitations et parfois son rire. Avec sa typographie manuscrite, son style parlé et sa position « sur » le dessin, cette écriture matérialise la parole du vieil homme, comme si lui même se tenait juste au creux de l'oreille du lecteur.

La voix d'Alan, c'est celle de notre grand-père ou du vieux voisin. Guibert transmet l'Histoire comme le font souvent les anciens, par l'anecdote, le quotidien, le vécu. Ce parti pris narratif donne la sensation d'ouvrir de grands yeux et de grandes oreilles sur une réalité historique que l'on ne connaît souvent qu'à travers les livres d'écoles ou le point de vue journalistique. Rares sont les professeurs d'histoire qui s'attardent sur cet étrange face à face entre les deux forces libératrices d'une Europe laminée, cherchant chacune à s'appropriier Prague, alors que l'ennemi est déjà moribond. Aucun manuel scolaire ne raconte avec une telle empathie la lessive dans le casque, les courses de chars dangereuses et immatures ou les hallucinations provoquées par la fatigue.

« Tu aimes ce que je dis parce que je choisis des moments tous absolument vrais et qui sont des moments racontés sans interprétation, avec juste ce qu'ils ont eu de vérité »

Alan Ingram Cope s'adressant à Emmanuel Guibert

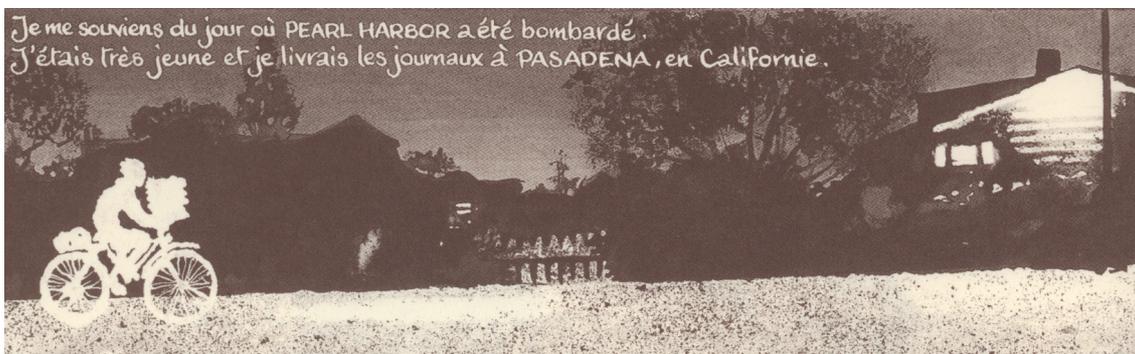
Contrairement à de nombreux récits de guerre, *La Guerre d'Alan* ne fonctionne pas sur la fascination du lecteur pour l'horreur de la situation ou le caractère romantique du héros dans la tourmente. C'est l'exact inverse qui se produit. Chacun peut imaginer sans peine les conditions difficiles de la traversée de l'Atlantique, parce qu'Alan parle d'inconfort physique, de promiscuité et d'ennui sans esbroufe, avec la simple quête du mot juste. Toutes les familles ont un ancêtre qui radote ses vieilles histoires, en exagérant certains éléments, voire en magnifiant son propre rôle. Alan est une belle exception de ce travers de l'homme vieillissant. Son récit en devient extrêmement touchant parce qu'il provoque à la fois une grande empathie, mais aussi la sensation de lire du vrai, brut, sans fioriture, un simple miroir de ce que le lecteur ressentirait s'il était à sa place.

La mémoire dessinée

« l'interprétation, il me la laissait, l'image elle était pour moi. Lui son job consistait juste à me faire partager les moments vécus. »

Emmanuel Guibert

dans ses œuvres, Emmanuel Guibert crée des univers visuellement très différents les uns des autres. Il passe d'un dessin proche de la ligne claire d'Hergé pour *Le Photographe*, à des techniques plus proches de la peinture pour ses recueils de croquis. Pour *La Guerre d'Alan*, il crée une esthétique très particulière, qu'on ne lui connaissait pas jusqu'ici.



Tout est dessiné dans des teintes sépias, rappelant évidemment les vieilles photos souvenirs. Les personnages ne sont pas toujours détaillés. Parfois, ils ne sont que des silhouettes blanches ou noires, se détachant sur un décor très travaillé, à l'aspect quasi photographique. A d'autres moments, seuls les corps sont mis en scène, sans arrière-plan. C'est souvent le cas lorsqu'Alan raconte une anecdote sur l'un de ses compagnons, l'image témoignant alors peut-être de la sélectivité de sa mémoire. Dans une même case, certaines parties peuvent être nettes, d'autres floues, ou encore présenter un aspect granuleux, ou aqueux. C'est comme si l'image, à certains endroits, était en cours d'exhumation du souvenir d'Alan, comme une photographie dont le processus de révélation aurait été interrompu. La plupart du temps, le héros n'est pas davantage figuré que les autres personnages. Son visage est souvent très peu détaillé, et jusqu'à la moitié du premier tome, toute sa silhouette reste floue ou seulement constituée d'un contour empli d'un aplat blanc ou noir. Peu à peu, ses traits se précisent, comme si les mots d'Alan et l'encre de Guibert en réveillaient le souvenir.



Pour ce troisième tome, Emmanuel Guibert travaille selon un processus particulier. Il passe d'abord plusieurs mois à effectuer ce qu'on appelle les « crayonnés », c'est-à-dire les brouillons des

dessins définitifs, au simple trait. Contrairement à ses confrères et au rendu final de ses images, il dessine cette étape de manière extrêmement précise. Il donne forme à ses personnages, décidant de la place de chaque détail. C'est aussi le moment où il s'appuie sur les images existantes (photos ou films) pour être au plus près de la réalité. Cette méticulosité lui est absolument nécessaire, comme s'il devait d'abord fidélité à l'Histoire. Dans un second temps, il passe à l'étape de l'encrage : il utilise la technique du lavis (un mélange d'encre et d'eau), créant un mouvement, une matière à l'aide d'une pipette. C'est à ce moment que les masses de sépias et de blancs apparaissent, que les silhouettes peuvent devenir des ombres, certains décors s'estomper, voire disparaître totalement des pages définitives. La fluidité de l'encre devient son outil, au service d'une mémoire qu'il réinvente. Pour cette seconde étape, qui dure également plusieurs mois, Emmanuel semble dans un tout autre état, dans lequel il « voit » le souvenir d'Alan. L'important n'est alors plus le détail réaliste de l'image, mais l'atmosphère qui doit s'en dégager. En quelque sorte, il lâche prise sur le détail du dessin et se laisse aller à l'émotion de « retrouver » son ami.

Cette esthétique est totalement en phase avec le souhait de Guibert de respecter la parole exacte du vieil homme, et le rythme de ses souvenirs. Et paradoxalement, en travaillant cette notion de mémoire, de souvenir, de rapport au réel, il parvient à créer un univers graphique inédit, véritablement original. *La Guerre d'Alan* est le résultat d'un double regard : le point de vue de l'ancien soldat Alan, au travers du prisme du dessinateur Emmanuel Guibert. C'est lorsqu'il revendique ce droit d'inventer qu'il affirme sa posture d'artiste, et non plus d'historien. Avec ce positionnement, Guibert m'apparaît comme un petit-fils du néoréalisme italien des années 40. Comme Rossellini dans *Allemagne année zéro*, Guibert souhaite témoigner d'une réalité historique, mais en la filtrant par son geste artistique. D'ailleurs, il est étonnant de constater que les rares critiques qui accueillirent les premiers épisodes d'Alan étaient exactement les mêmes que celles des détracteurs de Rossellini : « il ne se passe rien ». Pourtant, il se passe des choses dans *La Guerre d'Alan* : à première vue, des actions quotidiennes qui côtoient sans complexe des événements plus extraordinaires. Mais ce qui se produit aussi, en filigrane et de manière moins évidente, c'est l'exhumation d'une mémoire, sa révélation par le dessin. Ce qui différencie Guibert des autres dessinateurs de Bande Dessinée documentaire, c'est sans doute la liberté qu'il a prise d'emblée avec la représentation du réel. Plutôt que de tenter de coller aux souvenirs de son ami, ce qui l'aurait cantonné au rôle d'illustrateur, il s'est fait « voyant » de la mémoire d'Alan. Il a réussi le pari d'interpréter des souvenirs en travaillant sur une forme singulière, tout en y restant fidèle.

Raconter les souvenirs d'un autre

J'ai découvert le travail d'Emmanuel Guibert en lisant *Le Photographe*, une autre de ses séries, retraçant une mission de Médecins Sans Frontières à travers l'Afghanistan de 1986, alors en guerre contre son voisin soviétique. Comme dans *La Guerre d'Alan*, l'histoire est racontée à la première personne par Didier Lefèvre, photographe de guerre qui avait accompagné cette mission périlleuse. Avec le même petit magnétophone, Emmanuel avait passé du temps à enregistrer son ami, pour écrire le scénario en suivant le fil de ses souvenirs. Mais pour *Le Photographe*, il disposait d'un matériau qui constitue la base graphique du livre : les centaines de photos et de planches contacts du reportage de Lefèvre. Dans cette série, l'univers visuel de Guibert est au service des photographies, racontant « l'avant » et « l'après » du cliché. Chaque photo est un morceau de mémoire brute de Didier Lefèvre, immédiatement accessible au lecteur. Les deux auteurs ont travaillé ensemble à rendre visible un regard sur le conflit afghan, qui dormait dans des cartons.

Pour *La Guerre d'Alan*, Emmanuel disposait seulement de la voix du vieil homme. Il ne s'agissait pas pour lui de travailler un univers graphique pré-existant, mais de l'inventer totalement, de proposer sa propre interprétation visuelle des souvenirs de son ami. Au-delà de l'histoire de la seconde guerre mondiale ou du dessinateur devant sa planche, c'est la façon dont il a travaillé sa matière principale qui m'intéresse. Entre la voix d'Alan et le dessin, Emmanuel a créé un personnage hybride, constitué du jeune soldat des années 40, de l'adulte puis du vieil homme qu'il était devenu. Pour cela, il a écouté sans relâche les mots, les intonations ou les hésitations de cette voix, mais il a aussi puisé dans ses propres souvenirs sensitifs (le soleil sur sa joue ou le froid glacial de la mer en hiver) en assumant totalement la subjectivité de son dessin.

Je ne lis pas seulement dans *La Guerre d'Alan* l'itinéraire du vieux GI, mais aussi un questionnement sur ce qu'est la construction de la mémoire, individuelle et collective, historique, parcellaire ou onirique. Notre connaissance du passé ne se limite pas à la (nécessaire) étude rigoureuse et méthodique ; le *Guernica* de Picasso tient une place importante dans notre perception collective de l'histoire espagnole. En lisant *La Guerre d'Alan*, j'ai eu le sentiment de redécouvrir un sujet que je croyais remâché, mais en passant, cette fois, par un autre chemin : celui des sens. C'est cette invitation à un voyage singulier qui m'a touchée dans le travail d'Emmanuel.

Je veux faire un film sur le souvenir comme expérience sensible, sur la façon dont chacun perçoit la petite et la grande histoire à travers son propre filtre. À mon tour, je vais m'emparer de la mémoire d'Emmanuel et me l'approprier, la travailler. Je veux interroger ce processus de fabrication d'une mémoire bicéphale. En filmant Emmanuel au travail, mais aussi en réinterprétant l'histoire d'Alan. Emmanuel n'avait pas connu la guerre avant de la dessiner. Je n'ai pas connu Alan, et j'en formerai pourtant mon propre souvenir avec mes outils de documentariste.

Céline Dréan

Céline Dréan

Réalisatrice

10 Square de Terre-Neuve 35200 Rennes

tel 06 80 33 46 25

mail : celine.drean@wanadoo.fr

Née à Nantes en 1975, c'est à Rennes qu'elle obtient une maîtrise de cinéma, tout en participant à l'organisation du Festival de Cinéma *Travelling*. En 1998, elle devient directrice de production chez Vivement Lundi ! où elle s'occupe de divers documentaires et films d'animation en volume. Depuis 2001, elle forme des professeurs dans le cadre de l'opération " Collège au cinéma ". Elle coordonne également des ateliers de pratique artistique dans le cadre de la licence Arts du spectacle de l'université Rennes 2.

Elle écrit et réalise son premier film en 2004 et participe en 2005 à la direction d'écriture de la série d'animation *La Tête dans le guidon*.

Réalisations

LU, petit beurre au grand destin

(documentaire / 3 x 26' / en cours d'écriture)

Une saga industrielle nantaise retraçant l'histoire des Lefèvre-Utile, inventeurs du fameux Petit Beurre LU, et témoins d'un siècle et demi d'évolutions sociales et politiques en France.

Une coproduction Vivement Lundi ! / Blink Production développée avec le soutien du CNC et du CG44

Rodrigue, as-tu du cœur ?

(documentaire / 1 x 26' / 2006)

L'histoire du personnage du Cid de ses origines Catalanes à nos jours, en passant par la célèbre pièce de Corneille et l'inoubliable interprétation de Gérard Philipe.

Une coproduction Vivement Lundi / France 3 Normandie en association avec TV Rennes avec la participation de la Région Bretagne et du CNC.

Pollux Superstar coécrit et coréalisé avec Jean-François Le Corre

(documentaire / 1 x 26' / 2004)

La tournicotante histoire de la série d'animation " Le Manège enchanté ".

Une coproduction Vivement Lundi ! / France 3 Ouest en association avec France 2

avec la participation de TV Rennes, des Régions Bretagne et Pays de la Loire, du CNC et de la Procirep.

Vivement Lundi !

SARL au capital de 30.000 Euros, Vivement Lundi ! a produit plus de 50 documentaires, programmes en animation, fictions courtes depuis sa création à Rennes en avril 1998. L'Histoire et la Littérature sont deux thématiques qui traversent régulièrement la ligne éditoriale de la société.

En 2006, Vivement Lundi ! a lancé la collection de documentaires *L'Histoire par la Bande* dont *La Mémoire d'Alan* est le second film. Le troisième film, *Faire parler les murs* de Mehdi Ouahab consacré aux albums *Muchacho* d'Emmanuel Lepage (Dupuis), est en cours d'écriture.

Quelques productions récentes

Le Jour de gloire... de Bruno Collet

(animation / 1 x 7' / en post-production)

C'était la guerre des tranchées...

Une coproduction Vivement Lundi !/Troubadour Film avec la participation de France 2, du CNC, de la Région Bretagne, du CG 22, de TV Rennes, de la Ville de Rennes, de la Procirep

Le Petit Blanc à la caméra rouge de Richard Hamon

(documentaire / 1 x 52' / 2007)

L'histoire d'« Afrique 50 », le premier film anti-colonialiste français

Une coproduction Vivement Lundi !/France 3 Ouest/Cinémathèque de Bretagne avec la participation de Ciné Cinéma, Planète, CNC, Région Bretagne, Procirep, Angoa/Agicoa, ANCSEC, SCAM

Sélection États généraux du documentaire - Lussas 2007

Avril 50 de Bénédicte Pagnot (*L'Histoire par la Bande* #1)

(documentaire / 1 x 32' / 2006)

Avril 50 : un syndicaliste brestois tombe sous les balles de la police. 2006 : deux auteurs de bande dessinée retracent ces événements.

Un film autour de la création de l'album « Un Homme est mort » de Kris et Etienne Davodeau.

Une coproduction Vivement Lundi !/TV Rennes 35 avec la participation de Télébrest, CNC, Région Bretagne, Centre National du Livre

Diffusé sur France 3 Ouest

Le Cid d'Emmanuelle Gorgiard d'après l'œuvre de Pierre Corneille

(animation / 1 x 25' / HD / 2006)

Amour, Honneur et Mandibules...

Une coproduction Vivement Lundi !/SOIL/Nadasdy Film/ARTE France/TSR

Aurelie Nemours, entre ciel et terre de Anne Chevrel et Arnaud de Montlivaud

(documentaire / 1 x 26' / 2006)

Portrait de la plasticienne Aurelie Nemours à travers la genèse de son œuvre posthume : l'Alignement du XXIe siècle.

Une coproduction Vivement Lundi !/TV Rennes/France 3 Ouest

Garder la tête haute de Martine Gonthié

(documentaire / 1 x 52' / 2006)

« Une leçon de syndicalisme au 21e siècle » - Télérama

Une coproduction Vivement Lundi !/France 3 Ouest/TV Rennes avec la participation de France 3

Howard Fast, histoire d'un Rouge de Richard Hamon

(documentaire / 1 x 54' / 2004)

Portrait de l'écrivain de gauche américain, auteur de « Spartacus »

Une coproduction Vivement Lundi !/TV Rennes avec la participation de France 2

Diffusé sur France 2 / TSR / RTBF / ABC Australie / YLE Teema / Canal+ Pologne

Sélection Prix du documentaire historique, festival de Pessac 2004